

Culture Antique

L'enseignement dispensé en culture antique fait partie du tronc commun obligatoire pour tous les étudiants d'hypokhâgne indifférenciée (HKI AL-LSH). L'objectif principal qui lui est assigné est que vous soit donnée une solide culture classique, prérequis indispensable à la poursuite d'études dans un très grand nombre de disciplines ressortissant au domaine des lettres (classiques ou modernes), des arts, des sciences humaines...

Le thème inscrit au programme pour les années 2023-2024 (hypokhâgne) et 2024-2025 (khâgne) est : mesure et excès.

Lectures et travaux à faire avant la rentrée

Quelques jours après la rentrée, vous passerez une évaluation ; les questions porteront sur les textes suivants. Il sera tout à fait possible d'y obtenir un très bon résultat, pourvu que vous ayez acquis en amont quelques connaissances. Il vous faut donc pour la rentrée :

1. Si vous ne connaissez pas du tout l'une de ces dix œuvres : soit la lire, soit (si le temps vous manque) consulter une notice vous donnant quelques informations importantes (genre, sujet abordé, résumé...) et vous permettant de bien comprendre les extraits choisis
2. Lire tous les passages reproduits ci-dessous en traduction (vous devez vous intéresser dans le cadre de ce cours aux auteurs grecs et aux auteurs latins, même si vous n'étudiez pas les deux langues)
3. Répondre aux questions
4. Retenir l'essentiel des notes que vous aurez prises sur les œuvres, du contenu de tous les extraits proposés et de vos réponses.

Littérature grecque

I. Homère, *L'Iliade*

(Achille vient de tuer son ennemi Hector.)

« ... Nous avons remporté une grande gloire, nous avons tué le divin Hector, dont les Troyens dans leur cité se vantaient comme d'un dieu. » Il dit, et pour le divin Hector imagina un traitement affreux : des deux pieds, par derrière, il lui perça les tendons, du talon à la cheville, y attacha des courroies, à son char les lia, et laissa traîner la tête; puis, sur son char montant, après avoir pris les armes glorieuses, il fouetta pour pousser les chevaux, qui tous deux volèrent de bon cœur. Le cadavre traîné soulevait la poussière ; alentour, ses cheveux sombres se répandaient, et sa tête entière, dans la poussière, gisait, elle avant si gracieuse ! Mais, alors, Zeus aux ennemis d'Hector accorda de l'outrager, sur la terre même de sa patrie. Ainsi la poussière couvrait sa tête entière. Sa mère s'arrachait les cheveux. Elle jeta son voile brillant loin d'elle, et poussa un grand cri, en voyant son enfant. Son père gémit pitoyablement ; et, alentour, le peuple s'abandonnait aux cris et aux gémissements, par la ville. C'était absolument comme si, tout entière, Ilion au front sourcilleux eût brûlé, depuis le sommet. Le peuple avait peine à retenir le vieillard, qui se fâchait, impatient de franchir les portes dardaniennes. Tous, il les suppliait, en se roulant dans l'ordure, en nommant par son nom chaque homme : « Cessez, amis, et laissez-moi, seul, malgré vos inquiétudes, sortir de la ville et aller aux vaisseaux achéens. Je veux supplier cet homme fou d'orgueil, ce violent, pour voir s'il respectera mon âge et aura pitié de ma vieillesse. Il a aussi un père tel que moi, Pélée, qui l'a engendré et nourri pour qu'il devînt le fléau des Troyens. Mais c'est moi, plus que tous, qu'il a fait souffrir, tant il m'a tué d'enfants florissants ! Sur eux tous, cependant, je ne pleure pas tant, malgré mon affliction, que sur un seul, dont le regret aigu me précipitera chez Adès, sur Hector. Que n'est-il mort entre mes bras ! Alors nous nous serions rassasiés de pleurs et de sanglots, la mère qui l'a enfanté, l'infortunée ! et moi-même. »

Homère, *L'Iliade*, chant XXII

(Priam, père d'Hector, vient trouver Achille)

Alors, suppliant, Priam dit : « Souviens-toi de ton père, Achille semblable à un dieu ! Il est du même âge que moi, au seuil funeste de la vieillesse. Peut-être, lui aussi, les voisins qui l'entourent le rongent-ils, sans qu'il ait personne pour écarter Arès et la ruine. Mais lui, du moins, en apprenant que tu vis, se réjouit en son cœur ; et il espère, tous les jours, voir son fils arriver de Troade. Mais moi, comble d'infortune ! j'ai engendré des fils excellents dans la vaste Troade, dont pas un, je le dis, ne me reste ! J'en avais cinquante, quand vinrent les fils d'Achéens, dix-neuf du même ventre ; les autres m'étaient nés des femmes du palais. De la plupart, l'impétueux Arès a désuni les genoux ; et celui qui, pour moi, était unique, qui tirait de danger la cité et nous-mêmes, tu l'as tué récemment, comme il défendait sa patrie : c'était Hector. Pour lui, maintenant, je viens aux vaisseaux achéens, pour le délivrer de ton pouvoir ; et j'apporte une rançon immense. Respecte les dieux, Achille, et de moi aie pitié, en souvenir de ton père : je suis encore plus pitoyable ; car j'ai eu le courage de faire ce que n'a fait encore, sur la

terre, aucun humain, de porter à ma bouche la main du meurtrier de mon fils. » Il dit, et chez Achille fit naître le désir de plaindre son père. La main sur le vieillard, il le repoussa doucement. Tous deux se souvenaient : l'un d'Hector meurtrier, et il pleurait abondamment, prosterné aux pieds d'Achille ; Achille, lui, pleurait son père, parfois aussi Patrocle, et leurs gémissements s'élevaient par la maison. Mais quand le divin Achille se fut satisfait de plaintes, {et que le désir lui en fut venu de ses entrailles et de ses membres}, soudain il s'élança de son trône, releva le vieillard de sa main, et, plaignant sa tête blanchissante, son menton blanchissant, il lui adressa ces mots ailés : « Ah ! malheureux, tu as, certes, souffert bien des maux en ton cœur ! Comment eus-tu le courage de venir aux vaisseaux achéens, tout seul, sous les yeux de l'homme, de moi, qui t'ai tué bien des fils excellents ? Il est donc de fer, ton cœur ? Mais allons, assieds-toi sur ce trône, et nos douleurs, de toute façon, laissons-les reposer en notre âme, malgré notre affliction. Car ils ne servent de rien, les gémissements qui nous glacent. Tel est le destin filé par les dieux aux mortels misérables : vivre affligés. Eux seuls n'ont point de souci. Il y a, sur le seuil du palais de Zeus, deux jarres de tous les dons qu'il nous donne, l'une de maux, l'autre de biens. L'homme à qui c'est un mélange que donne Zeus foudroyant, tantôt rencontre un mal, tantôt un avantage ; l'homme à qui il donne des misères, il en fait un objet d'outrage. Celui-là, une faim canine le pousse sur la terre divine ; il va çà et là, sans être honoré des dieux ni des hommes. Ainsi, à Pélée, les dieux donnèrent des dons magnifiques, dès sa naissance ; car sur tous les hommes il l'emportait en bonheur et en richesses ; il régnait sur les Myrmidons, et, quoiqu'il fût mortel, les dieux firent d'une déesse son épouse. Mais à lui aussi Zeus infligea un malheur : il ne lui naquit pas, dans son palais, une génération d'enfants robustes ; il n'a engendré qu'un fils, qui mourra prématurément ; et tandis qu'il vieillit, je ne l'assiste pas ; car, loin de ma patrie, je reste en Troade, pour ton chagrin et celui de tes enfants. Toi aussi, vieillard, tu étais, nous dit-on, heureux autrefois ! Tout ce que limitent Lesbos, en haut, résidence de Macar, et la Phrygie aux plateaux élevés, et l'Hellespont immense, de tout cela, vieillard, par ta richesse et tes fils tu étais maître, dit-on. Mais, depuis que les dieux du ciel ont amené sur toi ce fléau, il n'y a autour de ta ville que combats et carnages. Supporte-le, au lieu de gémir sans fin en ton cœur. Car à rien ne te servira de pleurer ton brave fils ; tu ne le feras pas lever ; et, en attendant, tu peux souffrir un autre malheur. » Le vieux Priam, semblable à un dieu, répondit : « Ne me fais pas asseoir sur un trône, nourrisson de Zeus, tant qu'Hector gît entre les baraques, à l'abandon. Hâte-toi de me le rendre, que mes yeux le voient ! Et toi, reçois la rançon abondante que nous t'apportons ; toi, puisses-tu en jouir, et aller dans ta patrie, pour m'avoir, d'abord, laissé en paix {laissé moi-même vivre et voir la lumière du soleil.} » Avec un regard en dessous, Achille aux pieds rapides lui dit : « Ne m'irrite plus maintenant, vieillard. Je pense, moi aussi, à te rendre Hector. De la part de Zeus, en messagère, est venue ma mère, celle qui m'a enfanté, la fille du vieillard marin. Toi aussi, — je le comprends, Priam, en mon âme, et tu ne me le cacheras pas —, c'est un dieu qui t'a conduit aux vaisseaux fins des Achéens ; car un humain n'eût pas osé venir, fût-il dans la force de l'âge, en ce camp : il n'échapperait pas aux gardes, et la barre, il ne la déplacerait pas facilement, à nos portes. Aussi, ne retourne pas davantage mon cœur dans ses douleurs, de peur, vieillard, que toi-même je ne te laisse pas en paix dans nos baraques, tout suppliant que tu es, et que je ne viole les ordres de Zeus. » Il dit. Le vieillard eut peur et obéit. Le fils de Pélée, hors de la maison, comme un lion, bondit. Il n'était pas seul : deux serviteurs le suivaient, le héros Automédon et Alkimos, les plus honorés par Achille de ses compagnons, depuis la mort de Patrocle. Ils détachèrent du joug les chevaux et les mules, firent entrer le héraut, celui qui appelait pour le vieillard, et lui offrirent un siège. Puis, sur le char poli, ils prirent la rançon immense de la tête d'Hector. Ils laissèrent deux manteaux et une tunique d'un beau tissu, afin d'en envelopper le corps, en le donnant pour l'emporter dans sa demeure. Appelant les servantes, Achille leur ordonna de le laver et de l'oindre, à l'écart, pour que Priam ne vît pas son fils, de peur qu'en son âme affligée il ne pût contenir sa colère à la vue de son enfant, qu'il ne remuât le cœur d'Achille, et que celui-ci ne le tuât, en violant les ordres de Zeus. Après donc que les servantes l'eurent lavé et

oint d'huile, elles l'enveloppèrent du beau manteau et de la tunique ; Achille lui-même le plaça sur un brancard, en le soulevant, puis, ensemble, ses compagnons le soulevèrent, et le mirent sur le char poli.

Homère, *L'Illiade*, chant XXIV

Qu'est-ce qui vous paraît surhumain, ou inhumain, dans le comportement d'Achille ? N'est-il pas toutefois capable de tempérer ses excès, d'adopter une attitude plus mesurée ? Diriez-vous en définitive d'Achille (dont vous savez aussi qu'il est mortel), qu'il est humain ou que par le comportement excessif qu'il lui prête, Homère le situe totalement en dehors de l'humanité ? Est-ce donc l'excès ou la mesure qui caractérise le comportement des héros homériques ?

II. Hésiode, *Les Travaux et les Jours*

Quand les hommes et les dieux furent nés ensemble, d'abord les célestes habitants de l'Olympe créèrent l'âge d'or pour les mortels doués de la parole. Sous le règne de Kronos qui commandait dans le ciel, les mortels vivaient comme les dieux, ils étaient libres d'inquiétudes, de travaux et de souffrances ; la cruelle vieillesse ne les affligeait point ; leurs pieds et leurs mains conservaient sans cesse la même vigueur, et loin de tous les maux, ils se réjouissaient au milieu des festins, riches en fruits délicieux et chers aux bienheureux Immortels. Ils mouraient comme enchaînés par un doux sommeil. 116 Tous les biens naissaient autour d'eux. La terre fertile produisait d'elle-même d'abondants trésors ; libres et paisibles, ils partageaient leurs richesses avec une foule de vertueux amis. Quand la terre eut renfermé dans son sein cette première génération, ces hommes, appelés les génies terrestres, devinrent les protecteurs et les gardiens tutélaires des mortels : ils observent leurs bonnes ou leurs mauvaises actions, et, enveloppés d'un nuage, parcourent toute la terre en répandant la richesse : telle est la royale prérogative qu'ils ont obtenue. 127 Ensuite les habitants de l'Olympe produisirent une seconde race bien inférieure à la première, l'âge d'argent qui ne ressemblait à l'âge d'or ni pour la force du corps ni pour l'intelligence. Nourri par les soins de sa mère, l'enfant, toujours inepte, croissait, durant cent ans, dans la maison natale. Parvenu au terme de la puberté et de l'adolescence, il ne vivait qu'un petit nombre d'années, accablé de ces douleurs, triste fruit de sa stupidité, car alors les hommes ne pouvaient s'abstenir de l'injustice ; ils ne voulaient pas adorer les dieux ni leur offrir des sacrifices sur leurs pieux autels, comme doivent le faire les mortels divisés par tribus. Bientôt Zeus, fils de Kronos, les anéantit, courroucé de ce qu'ils refusaient leurs hommages aux dieux habitants de l'Olympe. Quand la terre eut dans son sein renfermé leurs dépouilles, on les nomma les mortels bienheureux ; ces génies terrestres n'occupent que le second rang, mais le respect accompagne aussi leur mémoire. 143 Le père des dieux créa une troisième génération d'hommes doués de la parole, l'âge d'airain, qui ne ressemblait en rien à l'âge d'argent. Robustes comme le frêne, ces hommes, violents et terribles, ne se plaisaient qu'aux injures et aux sanglants travaux d'Arès ; ils ne se nourrissaient pas des fruits de la terre, et leur cœur impitoyable avait la dureté de l'acier. Leur force était immense, indomptable, et des bras invincibles s'allongeaient de leurs épaules sur leurs membres

nerveux. Ils portaient des armes d'airain ; l'airain composait leurs maisons ; ils ne travaillaient que l'airain, car le fer noir n'existait pas encore. Égorgés par leurs propres mains, ils descendirent dans la ténébreuse demeure du froid Pluton sans laisser un nom après eux. Malgré leur force redoutable, la sombre Mort les saisit et ils quittèrent la brillante lumière du soleil. 156 Quand la terre eut aussi renfermé leur dépouille dans son sein, Zeus, fils de Kronos, créa sur cette terre fertile une quatrième race plus juste et plus vertueuse, la céleste race de ces Héros que l'âge précédent nomma les demi-dieux dans l'immense univers. La guerre fatale et les combats meurtriers les moissonnèrent tous, les uns lorsque, devant Thèbes aux sept portes, sur la terre de Cadmos, ils se disputèrent les troupeaux d'Œdipe ; les autres lorsque, franchissant sur leurs navires la vaste étendue de la mer, armés pour Hélène aux beaux cheveux, ils parvinrent jusqu'à Troie, où la mort les enveloppa de ses ombres. Le puissant fils de Kronos, leur donnant une nourriture et une demeure différentes de celles des autres hommes, les plaça aux confins de la terre. 170 Ces Héros fortunés, exempts de toute inquiétude, habitent les îles des bienheureux par-delà l'océan aux gouffres profonds, et trois fois par an la terre féconde leur prodigue des fruits brillants et délicieux. Plût aux dieux que je ne vécusse pas au milieu de la cinquième génération ! Que ne suis-je mort avant ! Que ne puis-je naître après ! 176 C'est l'âge de fer qui règne maintenant. Les hommes ne cesseront ni de travailler et de souffrir pendant le jour ni de se corrompre pendant la nuit ; les dieux leur enverront de terribles calamités. Toutefois quelques biens se mêleront à tant de maux. Zeus détruira cette race d'hommes doués de la parole lorsque presque dès leur naissance leurs cheveux blanchiront. Le père ne sera plus uni à son fils, ni le fils à son père, ni l'hôte à son hôte, ni l'ami à son ami ; le frère, comme auparavant, ne sera plus chéri de son frère ; les enfants mépriseront la vieillesse de leurs parents. 186 Les cruels ! ils les accableront d'injurieux reproches sans redouter la vengeance divine. Dans leur coupable brutalité, ils ne rendront pas à leurs pères les soins que leur enfance aura reçus : l'un ravagera la cité de l'autre ; on ne respectera ni la foi des serments, ni la justice, ni la vertu ; on honorera de préférence l'homme vicieux et insolent ; l'équité et la pudeur ne seront plus en usage ; le méchant outragera le mortel vertueux par des discours pleins d'astuce auxquels il joindra le parjure. L'Envie au visage odieux, ce monstre qui répand la calomnie et se réjouit du mal, poursuivra sans relâche les hommes infortunés. Alors, promptes à fuir la terre immense pour l'Olympe, la Pudeur et Némésis, enveloppant leurs corps gracieux de leurs robes blanches, s'envoleront vers les célestes tribus et abandonneront les humains ; il ne restera plus aux mortels que les chagrins dévorants, et leurs maux seront irrémédiables. 202 Maintenant je raconterai aux rois une fable que leur sagesse même ne dédaignera point. Un épervier venait de saisir un rossignol au gosier sonore et l'emportait à travers les nues ; déchiré par ses serres recourbées, le rossignol gémissait tristement ; mais l'épervier lui dit avec arrogance : "Malheureux ! pourquoi ces plaintes ? Tu es au pouvoir du plus fort ; quoique chanteur harmonieux, tu vas où je te conduis ; je peux à mon gré ou faire de toi mon repas ou te rendre la liberté." Ainsi parla l'épervier au vol rapide et aux ailes étendues. Malheur à l'insensé qui ose lutter contre un ennemi plus puissant ! privé de la victoire, il voit encore la souffrance s'ajouter à sa honte. 213 O Persès ! écoute la voix de la justice, et abstiens-toi de la démesure, car la démesure est fatale à l'homme faible ; l'homme de bien ne la supporte pas facilement : accablé par elle, il tombe sa victime. Il est un chemin plus noble qui mène à la justice. La justice finit toujours par triompher de la démesure. Mais l'insensé ne s'instruit que par son propre malheur. Horcos poursuit avec ardeur les jugements iniques. La justice s'indigne et frémit partout où elle se voit entraînée par ces hommes, dévorateurs de présents, qui rendent de criminels arrêts. Couverte d'un nuage, elle parcourt en pleurant les cités et les tribus des peuples, apportant le malheur à ceux qui l'ont chassée et n'ont pas jugé avec droiture. Mais ceux qui, rendant une justice égale aux étrangers et à leurs concitoyens, ne s'écartent pas du droit sentier, voient fleurir leur ville et prospérer leurs peuples ; la paix, cette nourrice des jeunes gens, régna dans leur pays, 228 et jamais Zeus à la large vue ne leur envoie la guerre désastreuse. Jamais la famine ou l'injure n'attaque les mortels équitables : ils célèbrent paisiblement leurs joyeux festins ; la terre leur prodigue une abondante

nourriture ; pour eux, le chêne des montagnes porte des glands sur sa cime et des abeilles dans ses flancs ; leurs brebis sont chargées d'une épaisse toison et leurs femmes mettent au jour des enfants qui ressemblent à leurs pères ; 236 toujours riches de tous les biens, ils n'ont pas besoin de voyager sur des vaisseaux, et la terre fertile les nourrit de ses fruits. Mais quand des mortels se livrent à la démesure funeste et aux actions vicieuses, Zeus à la large vue leur inflige un prompt châtement : souvent une ville entière est punie à cause d'un seul homme qui commet des injustices et des crimes ; du haut des cieux, le fils de Kronos déchaîne à la fois deux grands fléaux, la peste et la famine, et les peuples périssent ; leurs femmes n'enfantent plus et leurs familles décroissent par la volonté de Zeus, roi de l'Olympe, qui détruit leur vaste armée, renverse leurs murailles ou punit leurs vaisseaux en les engloutissant dans la mer. 248 Rois ! Vous aussi, redoutez un pareil châtement, car les Immortels, mêlés parmi les hommes, aperçoivent tous ceux qui s'accablent mutuellement par des arrêts iniques sans craindre la vengeance divine. Par l'ordre de Zeus, sur la terre fertile, trente mille génies, gardiens des mortels, observent leurs jugements et leurs actions coupables, et, revêtus d'un nuage, parcourent le monde entier. La Justice, fille de Zeus, est une vierge auguste et respectée des dieux habitants de l'Olympe ; lorsqu'un insolent ose l'outrager, soudain, assise auprès de Zeus, puissant fils de Kronos, elle se plaint de la méchanceté des hommes et le conjure de faire retomber sur le peuple les fautes des rois qui, dans leurs criminelles pensées, s'écartent du droit chemin et prononcent d'injustes sentences. Pour éviter ces malheurs, ô rois dévorateurs de présents ! Redressez vos arrêts et oubliez entièrement le langage de l'iniquité. 265 L'homme qui fait du mal à autrui s'en fait aussi à lui-même ; un mauvais jugement est toujours terrible pour le juge. L'œil de ce Zeus, qui voit et découvre tout, contemple notre procès si telle est sa volonté ; il n'ignore pas quel débat s'agite dans l'enceinte de notre ville. Puissions-nous maintenant, mon fils et moi, ne pas être justes aux yeux des mortels, puisque la justice n'attire plus que des malheurs, puisque l'homme le moins équitable obtient le plus de droits ! Mais je ne pense pas que Zeus, maître de la foudre, tolère de semblables abus. 274 O Persès ! Grave bien mes conseils au fond de ton esprit. Écoute la voix de la justice et renonce pour toujours à la violence : telle est la loi que le fils de Kronos a imposée aux mortels. Il a permis aux poissons, aux animaux sauvages, aux oiseaux rapides de se dévorer les uns les autres, parce qu'il n'existe point de justice parmi eux ; mais il a donné aux hommes cette justice, le plus précieux des biens.

À partir de quelle « race » les mortels commencent-ils à ne pas agir comme ils le devraient ? Quelles sont alors les différentes formes d'abus, de démesure, d'excès dont ils se rendent coupables ? À quelles qualités sont-elles opposées par le poète ? Quelle attitude recommande-t-il à Persès (son frère) ? Quel dieu est censé faire respecter un ordre juste dans le monde ?

III. Hippocrate (corpus hippocratique)

Le corps humain a en lui sang, pituite, bile jaune et bile noire. C'est là ce qui en constitue la nature et ce qui y crée la maladie et la santé. Il y a essentiellement santé quand ces principes sont dans un juste rapport de crase, de force et de quantité, et quand le mélange en est parfait. Il y a maladie quand un de ces principes est soit en défaut, soit en excès, ou s'isolant dans le corps, n'est pas combiné avec le reste.

Qu'est-ce qui, selon cet extrait du corpus hippocratique, peut rendre un homme malade ? Comment le médecin peut-il alors rendre la santé au malade ?

IV. Sophocle, *Œdipe-Roi*

[300] {Œdipe} Ô Tirésias, qui comprends toutes choses, permises ou défendues, ouraniennes et terrestres, bien que tu ne voies pas, tu sais cependant de quel mal cette ville est accablée, et nous n'avons trouvé que toi, seigneur, pour protecteur et pour sauveur. Phoibos, en effet, si tu ne l'as appris déjà de ceux-ci, nous a répondu par nos envoyés que l'unique façon de nous délivrer de cette contagion était de donner la mort aux meurtriers découverts de Laios, ou de les chasser en exil. [310] Ne nous refuse donc ni les augures par les oiseaux, ni les autres divinations ; délivre la Ville et toi-même et moi ; efface cette souillure due au meurtre de l'homme qu'on a tué. Notre salut dépend de toi. Il n'est pas de tâche plus illustre pour un homme que de mettre sa science et son pouvoir au service des autres hommes.

{Tirésias} Hélas ! hélas ! qu'il est dur de savoir, quand savoir est inutile ! Ceci m'était bien connu, et je l'ai oublié, car je ne serais point venu ici.

{Œdipe} Qu'est-ce ? Tu sembles plein de tristesse.

{Tirésias} Renvoie-moi dans ma demeure. Si tu m'obéis, ce sera, certes, au mieux pour toi et pour moi.

{Œdipe} Ce que tu dis n'est ni juste en soi, ni bon pour cette ville qui t'a nourri, si tu refuses de révéler ce que tu sais.

{Tirésias} Je sais que tu parles contre toi-même, et je crains le même danger pour moi.

{Œdipe} Je t'adjure par les dieux ! ne cache pas ce que tu sais. Tous, tant que nous sommes, nous nous prosternons en te suppliant.

{Tirésias} Vous délierez tous ! Mais je ne ferai pas mon malheur, en même temps que le tien !

{Œdipe} Que dis-tu ? Sachant tout, tu ne parleras pas ? Mais tu as donc dessein de nous trahir et de perdre la Ville ?

{Tirésias} Je n'accablerai de douleur ni moi, ni toi. Pourquoi m'interrogues-tu en vain ? Tu n'apprendras rien de moi.

{Œdipe} Rien ! ô le pire des mauvais, tu ne diras rien ! Certes, tu mettras la fureur dans un cœur de pierre. Ainsi tu resteras inflexible et intraitable ?

{Tirésias} Tu me reproches la colère que j'excite, et tu ignores celle que tu dois exciter chez les autres. Et cependant tu me blâmes !

{Œdipe} Qui ne s'irriterait, en effet, en entendant de telles paroles [340] par lesquelles tu méprises cette ville ?

{Tirésias} Les choses s'accompliront d'elles-mêmes, quoique je les taise.

{Œdipe} Puisque ces choses futures s'accompliront, tu peux me les dire.

{Tirésias} Je ne dirai rien de plus. Laisse-toi entraîner comme il te plaira, à la plus violente des colères.

{Œdipe} Certes, enflammé de fureur comme je le suis, je ne tairai rien de ce que je soupçonne. Sache donc que tu me sembles avoir pris part au meurtre, que tu l'as même commis, bien que tu n'aies pas tué de ta main. Si tu n'étais pas aveugle, je t'accuserais seul de ce crime.

[350] {Tirésias} En vérité ? Et moi je t'ordonne d'obéir au décret que tu as rendu, et, dès ce jour, de ne plus parler à aucun de ces hommes, ni à moi, car tu es l'impie qui souille cette terre.

{Œdipe} Oses-tu parler avec cette impudence, et penses-tu, par hasard, sortir de là impuni ?

{Tirésias} J'en suis sorti, car j'ai en moi la force de la vérité.

{Œdipe} Qui t'en a instruit ? Ce n'est point ta science.

{Tirésias} C'est toi, toi qui m'as contraint de parler.

{Œdipe} Qu'est-ce ? Dis encore, afin que je comprenne mieux.

[360] {Tirésias} N'as-tu pas compris déjà ? Me tentes-tu, afin que j'en dise davantage ?

{Œdipe} Je ne comprends pas assez ce que tu as dit. Répète.

{Tirésias} Je dis que ce meurtrier que tu cherches, c'est toi !

{Œdipe} Tu ne m'auras pas impunément outragé deux fois !

{Tirésias} Parlerai-je encore, afin de t'irriter plus encore ?

{Œdipe} Autant que tu le voudras, car ce sera en vain.

{Tirésias} Je dis que tu t'es uni très-honteusement, sans le savoir, à ceux qui te sont le plus chers et que tu ne vois pas en quels maux tu es !

{Œdipe} Penses-tu toujours parler impunément ?

{Tirésias} Certes ! S'il est quelque force dans la vérité.

[370] {Œdipe} Elle en a sans doute, mais non par toi. Elle n'en a aucune par toi, aveugle des oreilles, de l'esprit et des yeux !

{Tirésias} Malheureux que tu es ! Tu m'outrages par les paroles mêmes dont chacun de ceux-ci t'outragera bientôt !

{Œdipe} Perdu dans une nuit éternelle, tu ne peux blesser ni moi, ni aucun de ceux qui voient la lumière.

{Tirésias} Ta destinée n'est point de succomber par moi. Apollon y suffira. C'est lui que ce soin regarde.

{Œdipe} Ceci est-il inventé par toi ou par Créon ?

{Tirésias} Créon n'est point cause de ton mal. Toi seul es ton propre ennemi.

[380] {Œdipe} Ô richesse, ô puissance, ô gloire d'une vie illustre par la science et par tant de travaux, combien vous excitez d'envie ! puisque, pour cette même puissance que la Ville a remise en mes mains sans que je l'aie demandée, Créon, cet ami fidèle dès l'origine, ourdit secrètement des ruses contre

moi et s'efforce de me renverser, ayant séduit ce menteur, cet artisan de fraudes, cet imposteur qui ne voit que le gain, et n'est aveugle que dans sa science ! [390] Allons ! dis-moi, où t'es-tu montré un sûr divinateur ? Pourquoi, quand elle était là, la Chienne aux paroles obscures, n'as-tu pas trouvé quelque moyen de sauver les citoyens ? Était-ce au premier homme venu d'expliquer l'énigme, plutôt qu'aux divinateurs ? Tu n'as rien fait ni par les augures des oiseaux, ni par une révélation des dieux. Et moi, Œdipe, qui arrivais ne sachant rien, je fis taire la Sphinx par la force de mon esprit et sans l'aide des oiseaux auguraux. Et c'est là l'homme que tu tentes de renverser, [400] espérant t'asseoir auprès de Créon sur le même trône ! Mais je pense qu'il vous en arrivera malheur à toi et à celui qui a ourdi le dessein de me chasser de la Ville comme une souillure. Si je ne croyais que la vieillesse t'a rendu insensé, tu saurais bientôt ce que coûtent de tels desseins.

Qu'est-ce qui, dans l'attitude de Tirésias, peut expliquer la colère d'Œdipe ? Qui est toutefois Tirésias, en quoi la façon qu'à Œdipe de le traiter est-elle choquante ? En quoi peut-on dire qu'Œdipe devient tyrannique ?

On a parfois pensé que le personnage d'Œdipe pouvait représenter la confiance excessive que certains philosophes ont en leur raison comme moyen de se forger un savoir. Qu'est-ce qui, dans cet extrait, peut corroborer cette hypothèse interprétative ?

De quoi Œdipe accuse-t-il Tirésias et Créon ? De quoi a-t-il peur ? Qu'est-ce qui semble donc plus important que tout pour lui désormais ?

Comment comprenez-vous donc ce propos du chœur dans le deuxième stasimon (chant) de la pièce : « La démesure enfante le tyran » ?

V. Aristote, *L'Éthique à Nicomaque*

Je parle de la vertu morale qui a rapport avec les passions et les actions humaines, lesquelles comportent excès, défaut et sage moyenne. Par exemple, les sentiments d'effroi, d'assurance, de désir, de colère, de pitié, enfin de plaisir ou de peine peuvent nous affecter ou trop ou trop peu, et d'une manière défectueuse dans les deux cas. 11. Mais si nous éprouvons ces sentiments au moment opportun, pour des motifs satisfaisants, à l'endroit de gens qui les méritent, pour des fins et dans des conditions convenables, nous demeurerons dans une excellente moyenne, et c'est là le propre de la vertu : de la même manière, on trouve dans les actions excès, défaut et juste moyenne. 12. Ainsi donc la vertu se rapporte aux actions comme aux passions. Là l'excès est une faute et le manque provoque blâme ; en revanche, la juste moyenne obtient des éloges et le succès, double résultat propre à la vertu. 13. La vertu est donc une sorte de moyenne, puisque le but qu'elle se propose est un équilibre entre deux extrêmes. 14. Ajoutons que nos fautes peuvent présenter mille formes (la faute, selon les Pythagoriciens, se caractérisant par l'illimité, le bien par ce qui est achevé), en revanche, il n'y a qu'une façon de réaliser le bien. C'est pourquoi il est facile de manquer le but et difficile de l'atteindre. Toutes raisons qui font que l'excès et le défaut dénoncent le vice, tandis que la juste moyenne caractérise la vertu : *Il n'est qu'une façon d'être bon, il y en a mille d'être mauvais*. 15. La vertu est donc une disposition acquise volontaire, consistant par rapport à nous, dans la mesure, définie par la raison

conformément à la conduite d'un homme réfléchi. Elle tient la juste moyenne entre deux extrémités fâcheuses, l'une par excès, l'autre par défaut. 16. Disons encore ceci : tandis que dans les passions et les actions, la faute consiste tantôt à se tenir en deçà, tantôt à aller au-delà de ce qui convient, la vertu trouve et adopte une juste mesure. 17. C'est pourquoi si, selon son essence et selon la raison qui fixe sa nature, la vertu consiste en une juste moyenne, par rapport au bien et à la perfection, elle se place au point le plus élevé. 18. Mais toute action, de même que toute passion, n'admet pas cette moyenne. Il peut se faire que le nom de quelques-unes suggère aussitôt une idée de perversité ; par exemple, la joie éprouvée du malheur d'autrui, l'impudence, l'envie ; et, dans l'ordre des actes, l'adultère, le vol, l'homicide. Toutes ces actions, ainsi que celles qui leur ressemblent, encourent le blâme, parce qu'elles sont mauvaises en elles-mêmes et non dans leur excès ou leur défaut. À leur sujet, on n'est jamais dans le droit chemin, mais toujours dans la faute. En ce qui les concerne, la question de savoir si l'on fait bien ou mal ne peut se poser ; on n'a pas à se demander à l'égard de quelle femme, ni quand, ni comment on peut commettre l'adultère. Le seul fait de commettre l'une ou l'autre de ces actions constitue une faute. 19. Ce serait la même prétention que de soutenir qu'il y a dans la pratique de l'injustice, de la lâcheté, de la licence juste moyenne, excès et défaut. Dans ces conditions, il y aurait dans l'excès ou le défaut une moyenne, et un excès de l'excès et un défaut du défaut. 20. Mais, de même que la tempérance et le courage n'admettent ni excès ni défaut, parce que la juste moyenne ici constitue en quelque sorte un point culminant, de même les vices que nous avons cités n'admettent ni moyenne, ni excès, ni défaut, parce qu'en s'y livrant on commet toujours une faute. En un mot, ni l'excès, ni le défaut ne comportent de moyenne, non plus que la juste moyenne n'admet ni excès ni défaut.

Par rapport à la mesure et à l'excès, comment Aristote définit-il la vertu ?

Littérature latine

VI. Plaute, *Le Carthaginois*

ANTHÉMONIDÈS. Je te disais donc, mon petit maquignon, que dans cette bataille ptérornithique, j'ai tué en un seul jour, de mes propres mains, soixante mille hommes volants.

LYCUS. Ah! des hommes volants ?

ANTHÉMONIDÈS. Oui vraiment.

LYCUS. Y a-t-il donc quelque part des hommes volants?

ANTHÉMONIDÈS. Il y en a eu, mais je les ai exterminés.

LYCUS. Comment avez-vous fait ?

ANTHÉMONIDÈS. Je vais te le dire : j'avais donné à mes soldats de la glu et des frondes ; ils garnissaient l'intérieur avec des feuilles de tussilage.

LYCUS. Pour quoi faire ?

ANTHÉMONIDÈS. Pour empêcher la glu de s'attacher aux frondes.

LYCUS. Continuez. Vous mentez, ma foi, à ravir. Et qu'arriva-t-il?

ANTHÉMONIDÈS. Ils mettaient dans les frondes de grosses balles de glu que je leur faisais lancer aux hommes volants. Bref, tous ceux qu'ils atteignaient tombaient à terre, dru comme des poires. A mesure qu'il en tombait un, vite je le tuais, comme un pigeon, en lui enfonçant une de ses plumes dans la cervelle.

LYCUS. Si l'aventure est vraie, je consens, ma foi, que Jupiter me condamne à sacrifier toujours sans rencontrer une victime propice.

ANTHÉMONIDÈS. Tu ne me crois pas?

LYCUS. Je vous crois comme on doit me croire moi-même. Mais entrons, tandis qu'on rapporte les chairs.

ANTHÉMONIDÈS. Je veux te raconter encore une bataille.

LYCUS. Je n'y tiens pas.

ANTHÉMONIDÈS. Écoute.

LYCUS. Non, ma foi.

ANTHÉMONIDÈS. Je te casse la tête si tu ne m'écoutes ou si tu ne vas te pendre.

LYCUS. J'aime mieux me pendre.

ANTHÉMONIDÈS. C'est bien décidé ?

LYCUS. Oui.

<p>Quelle figure de style le soldat Anthémondès emploie-t-il dès la première réplique ? Quel type de personnage de soldat, encore représenté plus tard par Rodomont et Matamore, incarne-t-il ? Quel genre poétique peut être parodié par Plaute au moyen des propos prêtés à ce personnage ?</p>
--

VII. Lucrèce, *De la nature*

La plus grande douceur est d'occuper les hauts lieux fortifiés par la pensée des sages, ces régions sereines d'où s'aperçoit au loin le reste des hommes, qui errent çà et là en cherchant au hasard le chemin de la vie, qui luttent de génie ou se disputent la gloire de la naissance, qui s'épuisent en efforts de jour et de nuit pour s'élever au faite des richesses ou s'emparer du pouvoir.

O misérables esprits des hommes, ô cœurs aveugles ! Dans quelles ténèbres, parmi quels dangers, se consume ce peu d'instant qu'est la vie ! Comment ne pas entendre le cri de la nature, qui ne réclame rien d'autre qu'un corps exempt de douleur, un esprit heureux, libre d'inquiétude et de crainte ?

Au corps, nous voyons qu'il est peu de besoins. Tout ce qui lui épargne la douleur est aussi capable de lui procurer maints délices. La nature n'en demande pas davantage : s'il n'y a point dans nos demeures des statues d'or, éphèbes tenant dans leur main droite des flambeaux allumés pour l'orgie nocturne ; si notre maison ne brille pas d'argent et n'éclate pas d'or ; si les cithares ne résonnent pas entre les lambris dorés des grandes salles, du moins nous suffit-il, amis étendus sur un tendre gazon, au bord d'une eau courante, à l'ombre d'un grand arbre, de pouvoir à peu de frais réjouir notre corps, surtout quand le temps sourit et que la saison émaille de fleurs l'herbe verte des prairies. Et puis, la brûlure des fièvres ne délivre pas plus vite notre corps, que nous nous agitions sur des tapis brodés, sur la pourpre écarlate, ou qu'il nous faille coucher sur un lit plébéien.

En quoi la morale épicurienne apparaît-elle dans cet extrait comme une morale de la mesure plutôt que de l'excès ? Pour Lucrèce, l'épicurisme est-il donc un hédonisme ?

VIII. Tite-Live, *Histoire romaine*

C'est d'ailleurs un ouvrage immense que celui qui, embrassant une période de plus de sept cents années, et prenant pour point de départ les plus faibles commencements de Rome, la suit dans ses progrès jusqu'à cette dernière époque où elle commence à plier sous le faix de sa propre grandeur : je crains encore que les origines de Rome et les temps les plus voisins de sa naissance n'offrent que peu d'attraits à la plupart des lecteurs, impatientes d'arriver à ces derniers temps, où cette puissance, dès longtemps souveraine, tourne ses forces contre elle-même. (5) Pour moi, je tirerai de ce travail un grand avantage ; celui de distraire un instant du spectacle des maux dont notre époque a été si longtemps le témoin, mon esprit occupé tout entier de l'étude de cette vieille histoire, et délivré de ces craintes qui, sans détourner un écrivain de la vérité, ne laissent pas d'être pour lui une source d'inquiétudes. (6) Les faits qui ont précédé ou accompagné la fondation de Rome se présentent embellis par les fictions

de la poésie, plutôt qu'appuyés sur le témoignage irrécusable de l'histoire : je ne veux pas plus les affirmer que les contester. (7) On pardonne à l'antiquité cette intervention des dieux dans les choses humaines, qui imprime à la naissance des villes un caractère plus auguste. Or, s'il est permis à un peuple de rendre son origine plus sacrée, en la rapportant aux dieux, certes c'est au peuple romain ; et quand il veut faire du dieu Mars le père du fondateur de Rome et le sien, sa gloire dans les armes est assez grande pour que l'univers le souffre, comme il a souffert sa domination. (8) Au reste, qu'on rejette ou qu'on accueille cette tradition, cela n'est pas à mes yeux d'une grande importance. (9) Mais ce qui importe, et doit occuper surtout l'attention de chacun, c'est de connaître la vie et les mœurs des premiers Romains, de savoir quels sont les hommes, quels sont les arts qui, dans la paix comme dans la guerre, ont fondé notre puissance et l'ont agrandie ; de suivre enfin, par la pensée, l'affaiblissement insensible de la discipline et ce premier relâchement dans les mœurs qui, bientôt entraînées sur une pente tous les jours plus rapide, précipitèrent leur chute jusqu'à ces derniers temps, où le remède est devenu aussi insupportable que le mal. (10) Le principal et le plus salutaire avantage de l'histoire, c'est d'exposer à vos regards, dans un cadre lumineux, des enseignements de toute nature qui semblent vous dire : Voici ce que tu dois faire dans ton intérêt, dans celui de la république ; ce que tu dois éviter, car il y a honte à le concevoir, honte à l'accomplir. (11) Au reste, ou je m'abuse sur mon ouvrage, ou jamais république ne fut plus grande, plus sainte, plus féconde en bons exemples : aucune n'est restée plus longtemps fermée au luxe et à la soif des richesses, plus longtemps fidèle au culte de la tempérance et de la pauvreté, tant elle savait mesurer ses désirs à sa fortune. (12) Ce n'est que de nos jours que les richesses ont engendré l'avarice, le débordement des plaisirs, et je ne sais quelle fureur de se perdre et d'abîmer l'État avec soi dans le luxe et la débauche.

Selon Tite-Live, qu'est-ce qui, paradoxalement, fragilise Rome à son époque ? Qu'est-ce qui faisait autrefois la vraie grandeur de Rome, et qu'est-ce qui provoque désormais son déclin ? En quoi la conquête par Rome d'un immense empire a-t-elle pu contribuer aux causes de ce déclin que Tite-Live énumère à la fin de l'extrait ?

IX. Sénèque, *Médée*

(Le chœur, à propos de *Médée*)

Où court cette ménade sanglante, égarée par son amour cruel ? Quel nouveau crime médite-t-elle dans le délire qui l'entraîne ? Son visage est enflammé de colère ; elle agite fièrement sa tête avec des gestes farouches, et menace le roi. Qui la prendrait pour une exilée ? A l'ardente rougeur de ses joues succède la pâleur. [860] Sa figure changeante reflète toutes les teintes. Elle s'élanche de tous côtés, comme une tigresse à qui on a dérobé ses petits parcourt d'un pas furieux les forêts du Gange. Ainsi Médée ne sait maîtriser ni sa rage, ni son amour. L'amour et la rage conspirent dans son cœur. Que va-t-il arriver ? [870] Quand cette furie de la Colchide quittera-t-elle ce pays ? Quand délivrera-t-elle notre royaume et nos rois de la terreur qu'elle inspire ? O Soleil ! ne retiens plus les rênes de ton char. Laisse la nuit bienfaisante éteindre ta lumière, et que l'astre du soir mette fin à ce jour si plein d'alarmes.

Qu'est-ce qui est excessif chez Médée ? Que va-t-elle faire, et pour quelle raison ? Pourquoi le philosophe stoïcien qu'était Sénèque a-t-il pu vouloir mettre en scène ce type de personnage ? Quelle œuvre philosophique a-t-il écrite sur la colère ?

X. Pétrone, *Le Satiricon*

Trimalcion, un riche affranchi, donne un festin.

Trimalcion se prêta quelque temps au jeu, puis ordonna de remplir de vin un grand vase et de le partager à tous les esclaves qui étaient assis à nos pieds, avec cette recommandation : « S'il y en a un qui ne veut pas boire, jette-lui le vin au travers de la face. Dans le jour les affaires sérieuses ; maintenant vive la joie ! » Après ce bel arrêt on apporta des amuse-gueules dont le seul souvenir, vous pouvez me croire, me soulève encore le cœur, car au lieu de simples grives on nous servit à chacun une poularde bien grasse avec des œufs d'oie farcis. Trimalcion insista beaucoup pour que nous y goûtions, en nous assurant qu'elles avaient été désossées. A ce moment, un licteur frappa à la porte de la salle et un convive nouveau, revêtu d'une robe blanche, entra dans la salle avec un nombreux cortège. Intimidé par son air de majesté, je crus que c'était le préteur qui entrait. J'essayai donc de me lever et j'avais déjà les pieds nus sur le carreau quand Agamemnon me dit en souriant de mon empressement : « Tiens-toi donc, imbécile. C'est le sévir Habinnas, marbrier de son état, et connu comme un spécialiste de talent pour les monuments funèbres. » Rassuré par ces paroles, je me recouchai sur le coude, contemplant avec admiration l'entrée du sévir. Déjà ivre, la main posée sur l'épaule de sa femme, le front orné de plusieurs couronnes et humide de parfums qui lui coulaient dans les yeux, il vint se mettre à la place d'honneur et, sur-le-champ, demanda du vin et de l'eau chaude. Trimalcion, charmé de sa bonne humeur, réclama aussi une coupe plus grande et demanda à son ami s'il avait été bien traité ce soir-là : « Rien ne manquait, excepté vous, car mon cœur était ici. Au demeurant, tout s'est bien passé : Scissa fêtait magnifiquement la neuvaine de son esclave Misellus qu'il avait affranchi déjà mort. Et je crois qu'outre le droit du vingtième il fait un gros gain, car le défunt ne valait pas moins de cinquante mille écus. En tout cas, nous avons passé une charmante soirée, bien qu'il nous ait fallu verser sur ses os la moitié du vin. « Mais, dit Trimalcion, qu'avez-vous eu à manger ? – Je vais vous le dire si je peux, car j'ai si bonne mémoire qu'il m'arrive d'oublier mon nom. Il y a eu d'abord un porc couronné de boudin et enguirlandé de saucisses, des gésiers parfaitement préparés, de la citrouille et du pain de ménage : je le préfère au pain blanc ; il fortifie et, avec lui, quand je fais mon affaire, je n'ai pas besoin de geindre. « Le second service consistait en une tarte froide, avec, dessus, du miel chaud, de délicieux miel d'Espagne ; je n'ai pas touché à la tarte, mais je me suis bien régalé de miel. Autour, des pois chiches, des lapins, des noix à volonté, mais seulement une pomme par tête. J'en ai cependant pris deux que voici dans ma serviette, car si je n'apportais pas quelque présent à mon esclave favori, j'aurais du bruit en rentrant chez moi. « Mais Scintilla, ma femme, me rappelle fort à propos qu'on nous a servi aussi une pièce d'ours. Ayant eu l'imprudence d'en goûter, elle a rendu tripes et boyaux. Quant à moi, j'en ai mangé plus d'une livre, car il sentait le sanglier. Si, me disais-je, l'ours mange l'homme, à plus forte raison l'homme ne doit-il pas manger l'ours ? « A la fin, nous avons eu du fromage mou, du vin cuit, quelques escargots, des morceaux de tripes, des foies en caisse, des œufs farcis, des raves, de la

moutarde, un petit plat de coquillages et une paire de jeunes thons. On a fait circuler aussi dans un ravier des olives marinées dont quelques convives effrontés prirent jusqu'à trois poignées. Quant au jambon, nous l'avons renvoyé intact. »

Par quels procédés le caractère excessif des repas auxquels se livrent ces personnages est-il signifié ?